



Religion & spiritualité

«L'espérance tire vers le haut»

Pendant le Carême, «La Croix» donne la parole à des chrétiens qui cherchent à vivre les vertus. Aujourd’hui, l’espérance.

**Un Carême
vertueux
(6/7)**



entretien

Blanche Streb

Directrice de la formation et de la recherche à Alliance Vita

Votre vie de femme, racontez-vous dans votre second livre (1), a basculé après votre premier accouchement en 2007. Que s'est-il passé ?

Blanche Streb : La grossesse de mon premier fils, Enguerrand, avait été difficile et anxiogène. L'accouchement déclenché fut très compliqué aussi. Mais j'ai aussitôt oublié tout cela, tellement j'ai été débordée par la joie de la maternité : l'amour maternel s'imposait à moi comme une évidence. Deux semaines après la naissance, à la suite d'une malheureuse erreur de diagnostic, j'ai subi un curetage, fait par une interne inexpérimentée. Quelques mois plus tard, comme je souffrais beaucoup, j'ai consulté à nouveau. Le spécialiste n'a alors pas osé me dire toute la vérité... Mon utérus avait été gravement abîmé.

Quelles furent vos réactions ?

B. S. : J'ai dû enquêter, comprendre peu à peu les erreurs qui s'étaient enchaînées, en gardant en tête que rien n'avait été intentionnel, et qu'il me faudrait pardonner. Mais j'ai dû me cogner à la réalité : ma fertilité était compromise. Alors qu'Enguerrand

me faisait découvrir ce cadeau de la maternité, je prenais dououreusement conscience de ce que l'on m'avait volé. J'avais le sentiment d'un immense gâchis, d'autant plus pénible à vivre que je souffrais physiquement et que je ne pouvais donc pas ne pas y penser. J'avais l'impression de n'être plus qu'un utérus broyé.

Qu'est-ce qui, alors, vous a fait espérer pouvoir être à nouveau enceinte ?

B. S. : Après plusieurs opérations, j'ai compris que les soignants, qui tentaient de réparer ce qu'ils avaient abîmé, ne saisaient pas comment faire face à mon grave syndrome d'Asherman (formation d'adhérences dans l'utérus après une opération). J'ai donc décidé de devenir ma propre avocate : j'ai passé des heures à la bibliothèque de la faculté de médecine et sur Internet, je suis entrée en contact avec une association internationale de patientes souffrant de la même pathologie. Ce groupe citait souvent un chirurgien spécialisé de Los Angeles (États-Unis) que j'ai fini par solliciter. Après avoir consulté mon dossier, il a conclu que j'étais encore opérable. Lors de cette période, j'ai beaucoup réfléchi, et compris qu'il était juste de tenter de me soigner. Mais je n'étais pas prête à tout, j'ai aussi appris à poser des limites, à rester à la fois dans le réel et dans l'espérance. Je savais que si je ne tentais pas cette opération, je le regretterais toute ma vie. Mon mari m'a fait confiance, et nous sommes partis tous les trois,

quatre mois plus tard.

«J'ai beaucoup réfléchi, et compris qu'il était juste de tenter de me soigner. Mais je n'étais pas prête à tout, j'ai aussi appris à poser des limites, à rester à la fois dans le réel et dans l'espérance.»

J'avais reçu le sacrement des malades, ça m'a aidé à vivre cela dans la foi, et nous étions allés en pèlerinage à Rome, à la Pentecôte. Lors de la messe, le pape Benoît XVI a embrassé et bénii à deux reprises notre fils avec une telle tendresse que j'y ai vu un signe. Moi qui prie beaucoup Jean-Paul II et qui garde toujours sur moi un fil de sa soutane, j'ai eu l'impression que ces deux papes me disaient en chœur : «*Dieu t'aime ; tu pleures mais tu es dans Ses bras.*»

Quelques mois plus tard, vous êtes tombée enceinte une seconde fois.

Mais cet enfant n'a pu vivre...

B. S. : À 22 semaines de grossesse, j'ai été hospitalisée en urgence. Très vite, un pressentiment m'a aidé à comprendre qu'on allait perdre notre fille.



Les suites du premier accouchement de Blanche Streb ont été éprouvantes. Bruno Amsellem pour La Croix



«Plus l'heure est grave, plus nous ressentons cette force qui nous fait lever les yeux vers le Ciel.»



La naissance de Charles, second enfant de Blanche Streb, a été l'aboutissement d'une grossesse «miraculeuse et fragile». Bruno Amselem pour La Croix



Après trois jours, notre petite Marie est morte, un samedi, veille de la Toussaint 2009. Ce deuil m'a fait toucher au désespoir. Ce fut un effondrement intérieur, mais mon cœur avait été comme préparé. Il n'y a rien de plus absurde que de perdre un enfant. Pourtant, par une grâce immense, j'ai été protégée de toute colère.

«L'espérance appelle le courage et le nourrit en retour. Si on l'accueille, c'est un don qui renforce, réveille et révèle notre force d'âme.»

Je demandais à Jean-Paul II de m'aider dans cette naissance pas comme les autres. Or, après une longue journée d'accouchement, c'est à 21 h 37, heure précise de la mort de Jean-Paul II (le samedi 2 avril 2005) qu'est né notre enfant. J'ai vu là le moyen que le Christ prenait pour faire sentir qu'il pleurait avec nous et nous témoigner Sa présence. Cela m'a gardée durablement dans l'espérance, tout en regardant la mort et la souffrance en face. J'ai vécu

cette épreuve avec foi, avec la certitude presque physique que Jésus était là. En relisant et en écrivant mon histoire, je ne peux qu'être remplie de gratitude car je n'ai jamais sombré dans les ténèbres.

Qu'est-ce que l'espérance pour vous ?

B. S. : Elle est en lien avec la vérité. L'espérance est ce qui reste quand on contemple le champ de ruines. Dans le brouhaha du «tout va bien», on ne la voit pas car on ne la cherche pas. Un peu comme la lumière qui ne se voit bien que dans le noir. L'espérance est une force de gravité inversée : au lieu d'attirer vers le bas, elle tire vers le haut et laisse entrevoir que le désespoir peut être surmonté. Plus l'heure est grave, plus nous ressentons cette force qui nous fait lever les yeux vers le Ciel. Comme un aimant, avec le double sens du mot. Le Christ est l'ami aimant et celui qui nous attire à lui puisqu'il veut notre bonheur. Ce bonheur, qui n'est pas l'absence de souffrance, mais les petites lueurs de bonheur ramassées dans les éclats de nos vies. L'espérance appelle le courage et le nourrit en retour. Si on l'accueille, c'est un don qui renforce, réveille et révèle notre force d'âme.

Vous avez pu avoir un second fils, en 2011.

De quoi tous les deux sont-ils signes pour vous ?

B. S. : D'émerveillement et d'action de grâce ! Avec Enguerrand, j'avais été submergée par l'amour

maternel, qui m'aide à comprendre l'amour inconditionnel de Dieu pour chacun de nous. En effet, même quand mes enfants font une bêtise, je continue de les aimer, avec le désir de les voir devenir droits et bons. Et mesurer la fragilité de la vie humaine m'a ouvert les yeux. Après une grossesse aussi miraculeuse que fragile, Charles est né à 5 mois et demi, à moins d'un kilo. Sa vie n'a tenu qu'à un fil pendant des mois, il est resté longtemps en réanimation, entouré de soignants exceptionnels. Nous avons vu en lui de telles forces de vie, c'était bouleversant, cela fait profondément réfléchir sur ce mystérieux prodige de la vie.

Vous avez fait le choix professionnel, en 2014, de quitter l'industrie pharmaceutique pour rejoindre Alliance Vita : était-ce lié à votre combat personnel pour donner la vie ?

B. S. : Totalement ! J'ai été transformée par la maternité et toutes ces questions, de manière personnelle et charnelle d'abord, puis de manière plus intellectuelle. C'est en vivant tant de questionnements que la bioéthique est entrée dans ma vie. J'ai compris à quel point ces questions sont des enjeux majeurs de notre temps et des appels pour les chrétiens à se former, s'engager, consoler. La providence veille bien sur moi, j'ai été appelée à rejoindre Alliance Vita, et c'est une belle mission.

Recueilli par Claire Lesegretain

(1) Éclats de vie, Éd. Emmanuel, 288 p., 18 €.



Pour la vie

Alsacienne d'origine, Blanche Streb, 42 ans, vit à Lyon avec son mari et leurs deux fils Enguerrand, 12 ans, et Charles, 8 ans. Docteure en pharmacie, elle a travaillé douze ans dans la recherche et le développement. Repérée en 2014 par l'association Alliance Vita pour ses interventions, elle accepte de rejoindre l'équipe parisienne. «*J'ai reçu cette proposition professionnelle comme un appel, ce qui ne m'empêche pas de rester très liée à mes anciens collègues*», explique cette femme fine et élégante. Depuis 2015, Blanche Streb dirige la formation et la recherche d'Alliance Vita, ce qui l'amène à souvent s'exposer publiquement. D'autant que ses deux livres, *Bébés sur mesure. Le monde des meilleurs* (Artège, 2018) puis *Éclats de vie* (Emmanuel, 2019), ont été largement plébiscités.

Encyclique «*Spe salvi*» (2007) de Benoît XVI

«Le présent, même pénible, peut être vécu»

«Selon la foi chrétienne, la rédemption (...) nous est offerte en ce sens que nous a été donnée une espérance fiable, en vertu de laquelle nous pouvons affronter notre présent: le présent, même pénible, peut être vécu et accepté s'il conduit vers un terme et si nous pouvons être sûrs de ce terme, si ce terme est si grand qu'il peut justifier les efforts du chemin. (...) "Espérance" est un mot central de la foi biblique, au point que, dans certains passages, les mots "foi" et "espérance" semblent interchangeables. Ainsi, la Lettre aux Hébreux lie étroitement à la "plénitude de la foi" (10,22) "l'indéfectible profession de l'espérance" (10,23). De même, la première épître de Pierre exhorte les chrétiens à être toujours prêts à répondre de leur espérance (3,15), "espérance" étant équivalente de "foi".»



«L'Espérance en héritage», de Jean d'Ormesson (I)

«Je crois en Dieu parce que le jour se lève tous les matins»

«Disons les choses avec simplicité, avec une espèce de naïveté: il me semble impossible que l'ordre de l'univers plongé dans le temps, avec ses lois et sa rigueur, soit le fruit du hasard. Du coup, le mal et la souffrance prennent un sens – inconnu de nous, bien sûr, mais, malgré tout, un sens. Du coup, je m'en remets à quelque chose d'énigmatique qui est très haut au-dessus de moi et dont je suis la créature et le jouet. Je ne suis pas loin de penser qu'il n'y a que l'insensé pour dire: "Il n'y a pas de Dieu". Je crois en Dieu parce que le jour se lève tous les matins, parce qu'il y a une histoire et parce que je me fais une idée de Dieu dont je me demande d'où elle pourrait bien venir s'il n'y avait pas de Dieu.»

(I) Éd. Héloïse d'Ormesson, 2019, 362 p., 23 €.



**«Veilleur,
où en est la nuit?»,
d'Adrien
Candiard (1)**

**«L'espérance
n'est pas un
optimisme béat»**

«Le prophète Jérémie peut être pour nous un véritable maître d'espérance. Un maître qui nous enseigne que l'espérance n'est pas une espèce d'optimisme béat qui refuse de voir les difficultés. Et c'est singulièrement le maître d'espérance dont notre temps a besoin. (...) Car pour parler de l'espérance, il faut commencer par regarder le désespoir en face. Notre premier devoir de veilleur, c'est de regarder la nuit comme elle est. (...) Peut-être notre situation a-t-elle, dans ses difficultés mêmes, une vertu identique ; l'incompréhensible dépouillement des vêtements triomphaux du christianisme en Occident nous indique certainement que nous sommes appelés à accepter la même purification radicale, douloureuse et nécessaire, pour trouver notre espérance en Dieu.»

(1) Cerf, 2016.